

cularités avec une imagination toujours fraîche ; son narré fin et spirituel devenait pittoresque comme les événements qu'il reproduisait ; c'était un espèce de panorama qui faisait passer sous vos yeux avec un intérêt toujours croissant les hommes et les choses de l'ancienne société. Dans les longues soirées d'hiver ou bien après le moka des jours de fête, il lisait, pour nous faire apprécier à leur juste valeur certaines célébrités littéraires ou politiques qu'un parti a exaltées outre mesure, les lettres autographes que les coryphées de la philosophie avaient adressées à son frère aîné dans le temps où ces Messieurs le caressaient, afin de l'attacher à leurs idées. Cette lecture, outre l'avantage qu'elle nous procurait de nous montrer les hommes tels qu'ils sont, c'est-à-dire, sans le masque de la représentation et le prestige d'une renommée souvent usurpée, était pour nous un document de plus de la mauvaise foi et de la fourberie qu'on avait employées pour séduire des hommes honorables et organiser mystérieusement l'œuvre de la destruction.

Peu de temps après son élection de domicile à Lyon, M. de Servan fut obligé de faire le voyage du midi. Son frère aîné fixé à Saint-Remi, près Arles, était tombé dangereusement malade : l'abbé voulut aller l'assister dans ses derniers moments et recueillir son dernier soupir. En mourant, l'avocat-général lui confia ses manuscrits, et lui recommanda, si jamais on avait la pensée de les mettre au jour, d'effacer tout ce qu'une saine critique trouverait de blâmable, parce qu'avant tout il avait à cœur d'être toujours connu comme un homme de bien.

M. de Servan a parfaitement rempli les intentions de son frère, lorsqu'il a donné, avec le concours de M. Des-Portets, une édition, en cinq vol. in-8°, des principaux dis-